

L'humanité rouge

■ Tu ne fais pas de la bande dessinée dans le sens traditionnel?

Il existe une nouvelle forme de bande dessinée pour les adultes qui est reconnue et lue. Pendant un certain temps, on a considéré que la bande dessinée était destinée aux enfants exclusivement et devait être vidée de tout contenu politique. Elle ne parlait pas du sexe, de la mort, du tragique. Les auteurs de bandes dessinées se réapproprient tous ces thèmes. C'est mal vu de la part de certains éditeurs.

■ Comment es-tu arrivée à la bande dessinée?

Je suis venue à la bande dessinée un peu par nécessité, je suis une autodidacte. J'ai le degré zéro de l'expérience, aucune culture en matière de BD. J'ai fait de la bande dessinée de façon presque utilitaire. Mon projet c'était la peinture plutôt que la presse. J'ai fait de moins en moins de peinture et de plus en plus de presse : de l'illustration dans *L'Humanité dimanche* notamment. Je me suis très vite sentie limitée par ce genre de dessin, par la capacité limitée de s'exprimer au travers de quelqu'un d'autre. Je voulais tout au contraire exister un peu plus, ne pas être à la remorque d'un rédacteur. C'est une façon de conquérir mon indépendance, choisir mes sujets et m'orienter vers la narration.

■ Tu es une des rares femmes professionnelles en matière de BD...

Dans le journal *Ha Nana!*, nous étions 15 dessinatrices. Des dessinatrices dont la qualité du dessin ne les empêchait pas de devenir professionnelles. Mais on hérite de l'histoire qui fait que la BD a été fabriquée par des hommes. Même si elle était lue par des garçons et des filles. Même si les filles avaient la possibilité de s'identifier aux héroïnes de bande dessinée, il faut être accrochée pour en faire un métier. Les professions artistiques sont encore pour une grande part réservées aux hommes. Ce sont des métiers solitaires avec une socialisation minimum. Il n'est pas évident d'être à l'aise au milieu des dessinateurs.

■ Quelle est ta conception de la bande dessinée?

On assiste en ce moment à une fuite en avant. C'est le fantasme pour le fantasme, un piège, on se laisse griser. On veut faire de beaux dessins, gratifiants pour épater la galerie, afin d'être connu à travers la prouesse technique, graphique, la performance. On a le sentiment que chez certains le culte du beau dessin pour le beau dessin est naturel, dès lors que les fantasmes de l'auteur sont la base immédiate du dessin. Je trouve que c'est une démarche frustrante. J'essaie de construire un scénario, une histoire au lieu de m'enfermer dans mes idées, mes fantasmes, mes rêves. Les éditeurs encouragent plutôt cela, les très beaux dessins, très brillants, qui véhiculent le spectaculaire, ne sont pas dangereux.

■ Comment procèdes-tu pour réaliser une histoire?

Je travaille à partir de faits divers, c'est une façon de saisir une histoire exemplaire, de parler de ce qui se joue dans la société, qui est souvent vidé de politique, pas directement politique. C'est difficile à faire dans la presse — en dehors de *Métal*. Les éditeurs



Je réalise *«Andy Gang»* à partir de coupures de presse. Je lis un certain nombre de journaux. Je sélectionne un certain nombre d'articles. J'essaie de leur trouver un lien dans le scénario. C'est un tiers du travail.

■ Qu'est-ce qui t'a le plus influencé?

68 a marqué mon esprit dans le sens d'une politisation, d'une sensibilisation à ces choses-là. On est confronté aux médias, à la presse avec l'explosion de l'information, il est très facile de savoir, les nouveaux auteurs sont plus politisés. Manchette, dans le roman policier, est sensible à la politique. Les gens sont plus éveillés aux problèmes sociaux, aux mutations. 68 a été un moment important où je me suis éveillée aux problèmes politiques. J'ai été marquée par Rosi au niveau cinéma, par le théâtre d'agit-prop, les pièces brechtiennes. Toute cette expérience se ressent dans ce que je peux faire, dans les sujets que je choisis.

Sans mai 68, je ferai une BD sans parti pris. Ce serait des dessins oniriques.

Il y a eu aussi la radicalisation de la répression. J'ai fait *«1996»* avant de connaître Georges Orwell. La société va dans ce sens-là avec la Loi Peyrefitte.

■ Connais-tu les lecteurs de tes albums?

Il y a plusieurs types possibles de rencontres. Je trouve les festivals de BD hypercommerciaux. Ils tirent la bande dessinée vers ce qu'elle a de plus nostalgique. La prouesse graphique ne m'intéresse pas. *«Tac au tac»*, dessiner des petits Mickeys, c'est une vision réductrice du dessin et de la bande dessinée. Je préfère les rencontres dans les petites librairies avec des gens qui me lisent; qu'il n'y ait pas de rapports marchands mais de la sympathie et de la complicité. Que les gens viennent discuter et non pas demander une performance. J'aime que les gens me parlent du contenu de ce que je fabrique. Il y a deux façons de voir la BD : soit on met l'histoire au second plan pour voir d'abord un dessin ou, au contraire, on met le récit au premier plan. C'est pour cela que j'avais scandalisé certains à *Apostrophes*. Pour moi, c'est le contenu littéraire du livre qui m'intéresse. J'aime le dessin mais je veux surtout raconter des histoires. Ce qu'on peut faire aussi avec une nouvelle, un film. La BD est un véhicule intéressant et populaire. Je veux adapter mon dessin à un contenu. Le dessin est second, ce n'est pas le moteur. Comment parler des choses, comment faire passer ce qu'on veut dire? On s'intéresse au dessin comme un écrivain à la ponctuation ou aux mots — pour raconter le choix des mots est important. Un livre mal écrit peut exprimer plus de choses qu'un livre brillant ou qu'un précis de grammaire qui ne dit rien.

La BD est un genre conventionnel très codé. On y sent le poids des traditions, Hergé et Jacobs pèsent lourdement sur les images dominantes. La tradition, il faut en tenir compte, bien sûr, et après il faut utiliser les codes pour s'exprimer. Moi, je veux parler des événements politiques de la société de façon lyrique et poétique. Je veux faire parler les gens qui n'ont pas de voix, auxquels on ne reconnaît pas le droit à la parole, ceux qu'on veut faire taire. Savoir pourquoi on les fait taire, ça éclaire la nature d'un pouvoir, c'est une façon de se placer.

Bande dessinée

«faire parler les gens qui n'ont pas de voix»

ENTRETIEN AVEC CHANTAL MONTELLIER

Elle pourrait réaliser des films ou écrire des romans, mais elle a choisi la bande dessinée et c'est très bien. Chantal Montellier, c'est d'elle qu'il s'agit, en est à son cinquième album. C'est une des rares femmes auteurs de bandes dessinées. Elle raconte des histoires très réalistes, des histoires d'aujourd'hui qui ont pour cadre nos grandes banlieues grises. Avec *«Andy Gang»* elle nous parle des bavures policières à répétition, de la délation, du racisme, de la mise en fiche des travailleurs immigrés. *«Andy Gang»* veille sur votre sécurité et votre liberté. Dans *«Blues»*, elle donne la parole à ceux que l'on fait taire, à ceux qui sont sans voix dans ce système basé sur le profit maximum. Une B.D. branchée sur la réalité, haute tension!

Léon CLADEL



ont des réticences, ça effraie. Les rapports qui régissent le monde de la bande dessinée, sont toujours ceux du héros avec ses fans qui s'identifient. On attend d'abord de la BD qu'elle distraie, qu'elle fasse oublier les soucis de la vie quotidienne; ce qu'on n'attend pas a priori du cinéma et du théâtre. On a maintenu la BD dans les eaux des grands anciens style Hergé. Alors qu'elle peut devenir un travail d'auteur comme un roman ou un film. Je pars d'événements ou de faits

à partir desquels je m'exprime personnellement. C'était vrai pour *«Andy Gang»*. En ce moment, je travaille sur l'affaire De Broglie. Ce qui m'intéresse, ce sont les enjeux plus politiques en rapport avec l'Etat, la police, la répression. Je peux dire autant ce qui me travaille à l'intérieur de moi-même avec des faits divers de la société.

Dans *«Andy Gang»* (le premier album), j'ai réalisé une fable, à partir, bien sûr, de la réalité. J'ai fait le choix de la bande des-

sinée réaliste. Bien sûr, le cinéma est le moyen d'expression le plus complet avec les héros en chair et en os. La vie est transposée dans toute son épaisseur grâce au mouvement. Je veux essayer de restituer ça, ce n'est pas si facile, il y a des limites. Il est difficile de rendre les figures, les émotions. Plus on va vers une bande stylisée, codée, moins on a de chance de restituer les émotions. On peut en dire plus à travers un dessin réaliste. Le réel c'est d'abord ce qui m'intéresse.